

Les gens ne savent que très rarement ce que nous leur devons.

Le jeudi 28 mars 2014, à 22h27 très précisément, quelques secondes après la fin du très beau *Oslo, 31 août* qui clôturait la Quinzaine « Suicides et beautés nordiques » au cinéma Le Palace, j'ai vu Solène Braillard vêtue d'une robe verte sophistiquée, fendre une maigre foule de cinéphiles et avancer vers moi. Comme à son habitude, elle a laissé paraître au cours des deux trois derniers mètres un large sourire au devant de son nez proéminent et m'a dit qu'elle comptait sur ma présence, le vendredi suivant, pour la projection de *La Collectionneuse* qui ouvrait un nouveau cycle Rohmer. Je ne sais pas dire non à Solène Braillard. Elle ne pèse pas loin de 100 kilos et m'a fait l'honneur de me reconnaître dix ans après que nous nous sommes croisés dans la salle d'attente du service DRH d'un grand magasin. Les deux font que je suis demeuré très timide en sa présence. C'est donc une semaine plus tard, le vendredi autour de 20h30, après avoir baigné environ une heure trente dans une rhétorique rohmérienne que j'ai compris que mon vague projet de roman avait une chance de se matérialiser. J'en étais retourné ; presque ému. C'est ce que je me disais sur le parvis du théâtre qui abritait la salle de cinéma où j'étais sorti « prendre l'air », comme l'on dit bêtement. Certes, le printemps s'était emparé des arbres de la ville, mais *l'hiver rassemblait ses dernières forces*. Tout à mon enthousiasme, je prononçai à haute voix et dans la plus absolue solitude, cette courte phrase de Pasternak qu'il m'arrivait souvent de répéter auprès de mes clients, pour souligner l'imminence des douceurs printanières. J'avais les mains derrière le dos et le ton rompu aux combats d'un général en chef des armées. Je venais d'avoir 44 ans. Je passerai, quoi qu'il advienne, plus d'années sur la terre que Johannes Vermeer, mort à 43 ans. C'est là un jeu spirituel que nous pratiquons avec mes amis. Pour nos anniversaires,

nous nous « offrons » un personnage plus éphémère que nous. À chacun de méditer sur ce rab que nous concède la destinée hasardeuse. Je ne sais pas si l'œuvre et la vie de Vermeer ont joué un rôle dans mon désir d'écrire. Mais comme je trouvais ce soir-là que la mise à nu de ce nouvel horizon méritait d'être fêtée, je décidai de rester dîner dehors et rejoignis la brasserie attenante au bâtiment. J'avais de bonnes raisons d'être d'humeur festive. Je ressentais en moi un bouillonnement improductif mais à coup sûr prometteur. J'ai, pendant les jours qui suivirent, prêté attention au printemps comme jamais.

En sortant de la projection de *La Collectionneuse*, je me suis surpris à parler à la manière d'un personnage de Rohmer. Que dis-je, je devenais un personnage de Rohmer ! Certes, je n'étais absolument pas porté comme Adrien sur les jeux de séduction mais j'étais comme possédé par le même phrasé. Sa langue constituait une cartouche d'encre dans laquelle je puisais un texte que je ne soupçonnais pas et que j'endossais comme un costume un rien désuet, un peu sophistiqué et d'une couleur inattendue pour ma garde-robe. Ce fut là, en quelque sorte, le signe. Bien sûr, je parlais tout seul. Mais moi qui suis du genre à me saisir des mots comme s'il s'agissait de casseroles pleines d'eau bouillante, je monologuais à merveille face à ma portion de quiche chèvre/épinard, que le bar du grand théâtre proposait ce soir aux rares dîneurs. Je trouvais en Adrien, le héros de *La Collectionneuse*, une manière de ligne de fuite qui me positionnerait dans un écart raisonnable avec le personnage d'Hector dont je me proposais de romancer la vie intellectuelle et sentimentale. J'avais donc besoin de la voix d'Adrien pour trouver la distance juste qu'imposait la transcription du modèle dans le champ littéraire et devenir ainsi écrivain. Je pris toutefois conscience, en finissant ma quiche et alors que j'écoutais

discrètement un couple de dîneurs installé à côté de moi, qu'il me restait un nombre impressionnant de questions à régler. Mais ma conviction nouvelle que mon projet se concrétiserait un jour suffisait à me rendre heureux. Il faisait beau. La clarté du jour manifestait, à travers le bow-window de la brasserie, son pouvoir retrouvé à inonder nos instants dinatoires. Porté par un élan optimiste assez incroyable, j'en arrivai même à considérer la lenteur que je prévoyais avant de passer à l'acte comme partie intégrante du projet. Elle éprouverait la fiabilité de ma résolution, la solidité de mon envie, l'ombre portée du cinéaste. Comme tous les gens qui se mettent à écrire un livre à plus de trente ans, j'avais eu besoin de repérer des traces de pas ; d'y poser les pieds. De m'assurer que l'horizon qu'ils pointaient était enviable et à ma portée. Nul doute qu'Hector possède quelque chose d'Adrien. L'Adrien de Rohmer. Le Rohmer programmé par Solène Braillard. Et mon roman familial se devait précisément de commencer avec Hector. C'est lui qui occuperait le plateau avec sa forfanterie pendant les deux premiers actes au moins. Oui, les gens ne savent que très rarement tout ce que nous leur devons.

Enfin, peut-être en ont-ils une vague intuition car Solène Braillard est repassée dans ma vie dès la nuit suivante. C'était dans un rêve. Elle portait un boléro noir sur une robe blanche aux motifs de fleurs damassés. Elle me disait avoir perdu vingt-cinq kilos en dix-sept heures, et comme je m'étonnais de l'efficacité de son régime, elle me confia que c'était parce qu'elle bégayait que cela avait si bien marché. Pendant que l'on bégayait, les kilos perdus se sommaient. J'en profitai pour lui demander si c'était la même chose pour les livres que l'on écrit. Elle ôta son boléro, me regarda avec un rien de concupiscence et finit par me dire : « d'après vous ? » Pendant tout ce temps, le réveil sonnait désespérément. Il était 6h06. Il me restait deux mois à travailler

au service commercial d'un maroquinier célèbre. Je passerais encore un temps incroyable, seul, dans ma voiture. Comme je le redoutais, je me sentais moins rohmerien au réveil que devant ma portion vespérale de quiche chèvre/épinard. L'art joue inlassablement ce tour coquin à ceux qui cherchent à s'y frotter. Mais je ne me laissais pas décourager. Je voulais tout de même téléphoner à Hector. Lui arracher deux ou trois confidences supplémentaires. Je souhaitais que sous la vague invisible qui me portait, un petit élément concret puisse se déposer sur mon agenda. Nous avons donc convenu de nous voir à Roanne, où je passerais le vendredi en huit. Puis j'ai attrapé les clés de ma voiture sur le crochet au-dessus de la commode et je suis parti entreprendre le monde non littéraire. Le ciel avait terriblement changé pendant la nuit. J'ai tout de même emporté le volume 1 des œuvres complètes de Tanizaki. Il me fallait mettre un peu de sexe dans ma vie intellectuelle. Tanizaki, c'était parfait. Le taux de perversion que je pouvais supporter.

Dehors, pour mon premier jour d'écrivain, je me suis cogné à un matin d'hiver *au ciel paisible et gris de plomb*. Enfin, ce n'était pas tout à fait mon premier jour d'écrivain. J'avais déjà commis un article sur les premiers chrétiens japonais dans la revue *Nippon(s)* puis quelques poèmes que j'avais qualifiés d'haïku en miroir, de trente-quatre syllabes. Les premières heures, ce matin-là, j'ai conduit avec une buée rougie par les feux arrière de voitures ; mes essuie-glaces travaillaient du mieux qu'ils pouvaient mais étaient débordés par la pluie. Le monde souhaitait visiblement demeurer comme à son habitude : flou, coloré, glacé. J'ai gardé mon écharpe durant tout le trajet. Il était à peine 6h52 quand j'ai concédé ma première halte sous l'enseigne d'une station Total. En arrêtant la soufflerie d'air chaud, j'ai réalisé à quel point elle me bordait. Puis, au bout

de quelques secondes d'une totale inertie, je suis descendu de ma voiture, longeant d'un pas pressé les mâchoires des capots dociles et fermés. J'ai relevé le col de ma veste en laine d'été et constaté, face à la première vitre qui s'est présentée, la persistance d'un épi à l'arrière de mon crâne. Avant de pénétrer dans la boutique, j'ai tapé mes pieds comme pour en faire tomber de la neige, allez savoir pourquoi. J'ai commandé un yaourt et un thé. J'ai discrètement jeté le ridicule sachet de miettes Lipton qui accompagnait l'eau dans le dos du jeune homme mal réveillé et tout à fait charmant qui était à la caisse. Je le connaissais de deux ou trois passages. J'ai plongé ma cuillère dans la crème de mon petit déjeuner, puisé dans ma réserve de thé de secours et regardé un couple qui ne disait rien. Ils avaient la trentaine, des jeans simples et usés. Elle venait certainement de se réveiller et n'avait pas pris la peine de lacer ses chaussures. Elle toussa une fois ou deux puis tira ses cheveux en arrière, les yeux fixés par terre. Lui était encore dans le jour d'hier. Ses vêtements avaient évité les plissures de la nuit. Il n'avait dû ni arrêter de fumer, ni de penser en conduisant. C'est lui, j'en suis sûr, qui a pris la décision de cette halte sur l'aire d'autoroute. J'ai pensé à une scène du film *L'Ami Américain*.

— « Alors, c'est ok pour demain ? », cria dans son téléphone un quadragénaire blond dans un imperméable beige et des mocassins bleus. Lui, il ressemblait à Niels Arestrup. Il traversa l'espace tout à son téléphone, projetait visiblement une sortie à vélo et plaisantait sur la pluie qui tombait. Il était déjà dehors quand un routier étranger, debout contre une table haute, tourna un instant le dos à son café brûlant. Il aurait aimé discuter avec quelqu'un mais il oubliait parfois qu'il parlait une langue impossible. Il était 7 heures du matin. Une femme s'appliquait à nettoyer ses lunettes hexagonales avec la serviette qui

accompagnait son croissant. Des hommes sortaient des toilettes en tirant sur la fermeture éclair de leur pantalon. Les machines expresso mixaient les chansons F.M. avec leurs emballements sonores. J'ai terminé mon thé, mon yaourt. J'ai fait le chemin à rebours. Mes yeux subissaient la pluie et je regrettais d'affronter le froid. Encore que ce n'était pas tout à fait le froid. Nous étions au début du printemps. Un matin d'avril pluvieux que j'avais d'abord pris pour de l'hiver.

En conduisant, je me suis souvenu d'un autre matin assez semblable. Il en existe tellement des matins, qu'on ne peut pas leur en vouloir de se ressembler. Je me demandais, d'ailleurs, si ce n'était pas à cause de ce foutu manque d'imagination du ciel ou de discernement de nos sens que l'on éprouvait ce sentiment de lassitude qui nous rongait parfois l'âme sans vraiment de raison. C'était un été humide. Je crois qu'il avait dû pleuvoir une semaine entière. Nous étions au bord de la mer, j'avais dix ans. Je voulais prédire l'évolution de la météo en guettant le mouvement des nuages. Je cherchais des espaces plus clairs, dégagés, lumineux et surveillais leur accroissement. J'avais débusqué un infime triangle bleu, quelque part au nord de la maison. Je le fixais. Je patientais à m'en abîmer les yeux. Je le suppliais d'emporter tout le gris qui l'entourait. Lorsque je l'ai vu croître d'une manière assez sensible, j'ai couru apporter la bonne nouvelle à toute la famille. Ils étaient tous les quatre dans la salle de séjour, à jouer aux cartes. Mon père m'a dit de regarder du côté de la mer. C'était noir. Ça ne se lèverait pas avant le lendemain. Il était sûr de lui, ne daigna même pas hisser son regard au-dessus des trois cartes qu'il tenait dans les mains. Mon triangle bleu ne servait à rien. Il ne promettait pas une baignade, des jeux sur la plage. Il n'était qu'un leurre pour me faire patienter. On a beau vivre sous un horizon à 360°, les bonnes nouvelles ne viennent jamais que d'un endroit restreint.

Je roule depuis trois heures. Depuis trois ans. Outre un salaire d'environ deux fois le SMIC, mon quotidien et mes voyages m'ont rapporté un vernis mélancolique et des souvenirs de centaines de visages. Je vends des valises, des sacs, des portefeuilles en cuir. J'ai une empreinte sur le monde qui se révèle parfois à moi lors de quelques scènes fugaces, dans les brasseries ou les halls de gare. J'ai creusé une galerie silencieuse dans laquelle mon esprit se meut sur un territoire grand comme la moitié du pays. Je ne fais ni du bien ni du mal à cette société que je tiens à distance raisonnable. J'ai opté pour un droit de réserve que je pense fécond. Partout, le monde s'agite avec ostentation. Il est bien qu'il y ait aussi de simples spectateurs pour cette immense mise en scène.

Au fil des embouteillages et des terrasses de café, j'emboîte quelques signes avant-coureurs de mon roman. J'érige une structure dont j'ignore les lois gravitationnelles. Je suis habité par deux esthétiques : le générique du feuilleton *Amicalement vôtre* et *Cent ans de solitude* de Gabriel García Márquez. Je note les éléments indispensables du plan mais peine à établir une continuité entre eux. Chaque idée bombe un peu le torse et masque ce qui devrait suivre. Mais le jour se lève peu à peu sur l'horizon littéraire que j'envisage, et c'est là l'essentiel ! J'en suis au dessert d'un jeudi soir. Je pose délicatement les données sur la nappe. J'ai commandé un crumble myrtilles. Le générique d'*Amicalement vôtre* met en parallèle et en *split screen* la vie de deux personnages que beaucoup de choses opposent et qu'un appétit de conquête réunit : Danny Wilde et Lord Brett Sinclair. Rien à voir avec Hector et moi. Nonobstant, le *split screen* me séduit. Je ne sais pas ce que pourrait être son équivalent littéraire mais je me promets d'y réfléchir. Je commande une verveine.

Pendant deux jours je n'avance pas. En parlerais-je à Solène Braillard ? Je reçois une alerte SMS pour me dire qu'à la fin de la semaine prochaine, le cinéma Le Palace commence un mini-cycle Bryan Singer. J'ai beau savoir que l'envoi est fait à tous les abonnés du Palace, je prends toujours ses messages pour une adresse intime. J'oubliais Rohmer. Je tourne donc autour de trois piliers : la langue de Rohmer, le générique d'*Amicalement vôtre* et *Cent ans de solitude* : le roman familial sur plusieurs générations. Comme l'œuvre s'annonce sous son profil post-moderne, je me permettrai de faire figurer dans le texte, à l'attention des lecteurs trop jeunes ou pas assez cultivés pour connaître mes sources d'inspiration, les liens URL du générique du feuilleton et d'un site de librairie en ligne pour acheter le roman de García Márquez. Pourquoi pensé-je tant à ce dernier roman ? Je crois que c'est à cause des inventions des gitans. Le perroquet qui chante des romances italiennes, peut-être, cette machine à mélancolie semblable à la boule à neige que l'on retourne. Mon livre, du fait de la présence d'Henri, décrit avant tout une invention géniale. Je n'avais pas vu qu'il était déjà l'heure d'un rendez-vous. Je rentre dans la maroquinerie Delort. La célèbre maroquinerie Delort. Il va falloir que j'explique à François Delort que je ne serai bientôt plus son interlocuteur. Il est moins triste que je ne l'imaginai.

— Vous partez pour un autre poste ?

— Non, je suis viré.

J'obtiens la compassion que j'espérais.

— Alors on ne vous verra plus ?

Les relations professionnelles sont comme un plongeon au sein de l'océan. Un zeste d'écume, une petite vague et c'est comme si rien n'avait jamais existé. C'est surtout les parapluies qui se sont bien vendus cette année.

Pourquoi ne suis-je pas plus inquiet de me retrouver sans travail ? Et doit-on s'inquiéter de ne pas être inquiet ? Je suis sûr du titre de mon roman. Ce sera *Die Klösse (À partir d'une recette de pommes de terre de la Thuringe)*. Un livre conçu comme un plat simple de l'ancienne R.D.A. J'en expliquerai plus tard la teneur. Là, je suis tout excité. Le titre traduit parfaitement l'esprit et le contenu de mon projet. Je lève les yeux vers le haut de mon pare-brise et observe le ciel. J'aime énormément ces basculements de lumière qui agitent les premières semaines du printemps. Je commencerai avec Hector. Seulement Hector. Et par une dispute avec Anna, sa compagne du moment.

Ma tournée ressemble à des adieux sans rappel. Il pleut, il fait soleil, il pleut. Nos vies éprouvent leur juste lumière pendant les giboulées. J'apprécie l'éclairage qui joue franc jeu avec la précarité du monde. C'est neurophysiologique, j'en suis certain ! Nos cellules sensibles doivent essentiellement détecter les changements de valeur car nous ne sommes vraiment bouleversés que par les modifications d'intensité : les matins différents ; les adagios en deuxième position dans les concertos ; le petit pan de mur jaune dans un tableau de Vermeer.

Les soirs, dans mes chambres d'hôtel, je m'attelle à résoudre des problèmes de mathématiques élémentaires. Rien ne me procure autant de joie que la résolution d'une équation du second degré ! J'aurais aimé travailler dans un laboratoire de mathématiques. Un, cela ne m'aurait pas empêché d'écrire un livre. Et de deux, j'aurais su concevoir un plan de roman en béton ! Une adaptation littéraire d'une suite remarquable !

Les deux jours qui suivent tracent leur sillon abrupt, leur musique solitaire. Ma gabardine demeure froissée pour ne pas avoir été enlevée en conduisant. Les moments les plus

heureux sont, comme toujours, les trajets pour reprendre la voiture après un rendez-vous, le retour en marchant, l'horizon de l'horloge dégagé.

J'acquiesce enfin une certitude : mon livre obéira à la même chronologie que la trilogie du *Parrain*. « Présent » puis « passé » puis « deuxième présent postérieur au premier ». Du coup, je méloigne de *Cent ans de solitude*.

Dans la banlieue de Villefranche ou de Chalon-sur-Saône, je porte à mes narines une branche de pommier. Les fleurs ouvertes sont blanches, à peine diaphanes. Le bois est brun et plutôt foncé. Les boutons sont tavelés de taches lie-de-vin et encore compacts. C'est un début de mai et il pleut un nombre infime de gouttes sur moi. La matière imperméable de ma veste fait étuve contre la peau nue de mes avant-bras.

De cette saison, de cette humidité prégnante et suspendue, de la sensation moite et désagréable que provoque l'opacité de mon imperméable sur ma peau, je récupère d'anciens paysages traversés et des nonchalances le long des routes. Je suis plein de ces instants étroits respirés au bord des panoramas ordinaires. C'est mon corps qui se souvient. C'est indistinct. Je ne suis ni pressé d'atteindre ma voiture ni de continuer. Les pétales dans ma main pourraient habiller un corps aimé.

Est-ce qu'Adam faisait des colliers de fleurs de pommier à Eve avant la saison des fruits ? Est-ce que Eve posait des pétales sur le dos de sa main, moins doux qu'une autre main mais tellement troublants par la caresse qu'ils anticipaient ?

L'allusion à ce prologue jamais écrit de la Bible me plonge dans un édifiant silence. Il me convainc de m'effacer. *Je suis obstiné... Je disparaissais*, aurait-dit Lacan, en expirant. Me voilà chassé du paradis de mon livre. Il me semble que c'est un bon début.

Die Klösse

(à partir d'une recette
de pommes de terre de la Thuringe)

Roman familial

Première partie